

Libretto

JÂMI

MEDJNOÛN
ET LEÏLA

roman

Traduit du persan (Afghanistan) par
ANTOINE LÉONARD DE CHÉZY

libretto

Titre original :
Leili-o Majnûn

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-424-3

Abd al-Rahmān ibn Ahmad Nūr al-Dīn Jāmi est né à Djam en Afghanistan en 1414. Il est l'un des poètes de langue persane les plus importants, auteur de près de quatre-vingt-sept ouvrages tant d'érudition mystique que s'inscrivant dans une veine populaire inspirés de Rūmi, Nezami et Hafez. Il se met au service de l'émir timouride Husayn Bayqara qui réunit autour de lui de nombreux poètes et miniaturistes. C'est en 1487 qu'il compose son texte le plus célèbre, qui a notamment inspiré Louis Aragon pour son *Fou d'Elsa, Medjnoûn et Leïla*. Il meurt à Herat en 1492. Sa renommée reste aujourd'hui intacte dans tout le Moyen-Orient et en Asie centrale.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Roman d'amour exprimant la plus vive des passions, *Medjnoûn et Leïla* prend pour décor ces campements bédouins si propres à faire naître les histoires en raison d'une très grande proximité entre les individus. Malheureusement, ces amours connaissent bien souvent une triste destinée, car il faut fréquemment changer de lieu pour chercher d'autres pâturages afin de trouver de quoi vivre.

Dans le volume que vous tenez en main, deux jeunes cœurs s'animent d'une passion tout aussi brûlante que l'air enflammé du désert. Mais un jour, un chef donne l'ordre de lever les tentes. Leïla s'éloigne, rongée par la peine, tandis que Keïs, le fou d'amour (*majnûn* en arabe), demeure seul en proie à la douleur. Récit d'une simplicité extrême, le charme de l'expression, fort bien restitué en français par Antoine Léonard de Chézy, est la qualité essentielle de ce livre. C'est par le biais de cette traduction que Louis Aragon découvrira cette histoire

et qui lui donnera la matière pour écrire *Le Fou d'Elsa*.

Il convient de noter que le traducteur a délibérément omis les premières pièces de ce poème qui contiennent, comme il est d'usage dans toute littérature classique musulmane, les louanges à Dieu, à Mahomet et aux prophètes.

Bien sûr, l'histoire de ces amants légendaires a fait l'objet de bien des réécritures à travers le temps et a inspiré plusieurs artistes, à commencer par les plus grands miniaturistes et enlumineurs.

La version de Jâmi, composée en 1487, prend la suite d'une autre narration de la légende due au calame de Nezami et composée en 1188¹ qui s'appuyait sur le corpus des poèmes arabes de la seconde moitié du VII^e siècle de notre ère². Le lecteur avisé s'amusera des différences. Mais après tout, ces récits premiers nous appartiennent tous. Libre à chacun d'en imaginer sa propre variante... n'en vaudrait-il pas de même de Tristan et Iseult ou de Roméo et Juliette?

1. *Layla et Majnûn* de Nezami, traduit du persan par Isabelle de Gastines, Fayard, 2017.

2. *Le Fou de Laylâ: Le diwân de Majnûn* traduit de l'arabe par André Miquel, Actes Sud, 2003.

Introduction

De toutes les compositions des gens de lettres, il n'y en a pas de plus séduisantes que celles où respire le charme de l'amour. Lorsque j'entrepris de lever le voile derrière lequel il nous dérobe ses secrets, et de moduler ses voluptueux accents, mon cœur m'inspira *Les Amours de Joseph et Zuleïkha*¹.

1. Zuleïkha est le nom que les Orientaux donnent à la femme de Putiphar. Le poème que Jâmi a composé sur les amours de cette femme et du patriarche Joseph renferme des morceaux d'une beauté achevée. On peut juger de la grâce de sa poésie par quelques extraits de ce poème, insérés dans les *Asiatick Miscellany*, et traduits en vers anglais par la plume élégante de M. Th. Law.

Quoi de plus beau que cette image dans une description qu'il y fait de la nuit :

«Tous les êtres de la création jouissaient d'un paisible sommeil, et le malheur lui-même reposait endormi.»

Zé djonbich morgh wé mâhy ârâmîdèh Hhawâdîtz pây der dâmen kechidèh.

Ne rappelle-t-elle pas ces beaux vers de Virgile :

... *pecudes pictæque volucres,*

Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis

Les expressions les plus tendres découlèrent de ma plume, et les tableaux les plus touchants se présentèrent à mon imagination. Le cœur de l'envieux fut dévoré de jalousie, et les amants heureux me lurent avec transport. Cependant cette source pure et abondante, que je venais de créer au milieu des fleurs, ne suffit pas à ma soif dévorante. Mon âme impatiente me demandait de nouveaux chants. Indécis, j'abandonnai au destin le choix de mon héros, et le sort désigna l'infortuné Medjnoûn. Quoique deux poètes célèbres¹, illustres

*Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum.*

Ce rapport est d'autant plus singulier que le poète persan, pour désigner les êtres de la création en général, emploie dans son premier vers, selon l'usage des Orientaux, les mots *morgh* et *mâhy* qui signifient *volucres* et *pisces*. Les orientalistes pourront seuls sentir toute la beauté du second vers.

1. Ces deux poètes sont Khosrou que l'on pourrait nommer le Tibulle de l'Inde, et l'élégant Nezamy. Je n'ai point lu le poème du premier. Le style du second m'a offert quelquefois plus d'élévation que celui de Jâmi; mais il m'a semblé trop diffus, et en général moins naturel, ce qui fait que je lui ai préféré Jâmi quoique plus moderne.

Nezamy s'exprime cependant quelquefois avec un charme infini. On peut en juger par ce vers où en décrivant une promenade de Leïla folâtrant avec ses compagnes dans un verger, il la compare à un bouton de rose caché au milieu de la verdure.

Tchoun gol bémîân sebzéh benichést.

Une chose digne de remarque, c'est que Bernardin de Saint-Pierre dans son inimitable roman de *Paul et Virginie* emploie absolument la même image, lorsqu'il met ces paroles dans la bouche de Paul s'adressant à Virginie :

soutiens du royaume de l'éloquence, en aient fait avant moi le sujet de leurs chants sublimes, les reins entourés de la ceinture du voyage, je vais cependant m'élancer sur leurs traces : porté sur une chamelle aussi légère que le vent, je vais suivre humblement la route difficile que fit prendre à leurs coursiers superbes leur imagination vive et brillante. Heureux si je puis recueillir quelques grains de la noble poussière qui s'élevait sous leurs pas orgueilleux ! Elle serait pour moi un ornement digne d'envie ; je n'ambitionnerais pas d'autre gloire !... Mais, que dis-je, insensé ? Quoi ! je puis me plonger dans les flots de Qolzoum, et je préférerais une poussière aride au cristal limpide de son onde !... Non, que mon génie seul fasse jaillir la source où je vais puiser, et qu'une vile poussière ne ternisse pas l'éclat de ma gloire. N'est-ce pas une marque de faiblesse que de tirer de l'écrin du joaillier la pierre précieuse que l'on peut extraire de la mine même ; et lorsque je peux puiser à pleine coupe dans le Tigre, qu'ai-je besoin d'un échanton pour verser mon breuvage ? Certes, il vaut mieux se composer une coupe de sa main, et se désaltérer à sa propre source, que de puiser avec un vase d'or dans le réservoir superbe

« Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. »

de l'étranger. Coulez donc de toutes parts, flots
abondants de mon propre génie, venez étancher
ma soif et celle de mes lecteurs.

II

Premier anneau de la chaîne des amours de Medjnoûn et de Leïla

Assieds-toi¹, et lis les aventures et les égarements d'un infortuné auquel la violence de son amour fit perdre la raison. C'est la plume élégante et fleurie de l'aimable et docte historien des amours qui va les mettre sous tes yeux².

1. Début fort original mais qui peint à merveille l'indolence d'un peuple chez lequel les métiers qui semblent exiger le plus de mouvement et de force, tels que ceux de tourneur et de forgeron, s'exercent assis.

2. Il n'est point d'usage parmi nous qu'un auteur se vante soi-même, du moins dans ses ouvrages. Les Anciens, sur ce point, étaient moins scrupuleux : ce qui pouvait bien tenir au défaut de journaux, où, sous le voile de l'anonyme, l'amour-propre peut se flatter avec la dernière impudence. Quoi qu'il en soit, les Orientaux sont si éloignés de s'offenser de cet orgueil qu'il existe même chez eux un genre de composition, la *ghazele*, où le dernier vers doit de règle renfermer le nom du poète accompagné le plus souvent des louanges les plus fortes. C'est ainsi que Saadi termine une de ses *ghazeles* où il vient de décrire les productions les plus recherchées de chaque pays, par ce vers :

Chougar èz Messrwe Saadi èz Chyraz.

« Si l'Égypte produit le sucre, Chyraz peut se vanter d'avoir donné naissance à Saadi. »

Un prince illustre, chef de la tribu des Amérites, au comble du bonheur et de la gloire, adoré des Arabes à cause de ses actions généreuses, chéri des Persans pour ses mœurs hospitalières, possédait de telles richesses en biens et en troupeaux que l'imagination voudrait en vain les décrire. Le nombre prodigieux de ses tentes accumulées donnait à la montagne et au désert l'aspect d'un camp immense assis sur un terrain spacieux ; et ses troupeaux, répandus sur de vastes pâturages, ne laissent pas de place à la gazelle timide de la plaine. L'herbe dont était couvert le flanc des montagnes était à peine suffisante pour nourrir ses nombreux chameaux ; et ses coursiers vigoureux, errant sans frein de toutes parts, étaient aussi innombrables que les onagres du désert. Chaque soir, dans les plaines et sur le sommet des montagnes, des feux étaient allumés par ses ordres bienfaisants, pour indiquer à l'étranger une retraite hospitalière. Comblé de ses faveurs, l'infortuné essuyait ses larmes ; bientôt, par sa générosité, son habitation déserte redevenait florissante : aussi était-il en vénération dans tous les cœurs ; dans toutes les tribus, il était cité comme le modèle des vertus les plus rares. Les grands d'entre les Arabes se faisaient un honneur de s'incliner devant lui, et de baiser avec respect le seuil de sa porte, et les rois étrangers briguaient avec ardeur l'amitié de ce favori de la fortune. Cependant, au milieu de tout cet éclat

de gloire, rien ne satisfaisait plus son cœur que le bonheur d'avoir donné naissance à dix enfants. Il se regardait comme un arbre majestueux entouré de ses jeunes rejetons. Il voyait dans chacun d'eux une colonne élevée, destinée à soutenir l'édifice de ses espérances. Le plus jeune, surtout, était celui qu'il affectionnait davantage. Tel entre les doigts de la main, c'est le plus petit que l'on choisit pour l'orner d'un anneau précieux. En effet, dans le signe de l'espoir, il brillait comme un astre sous l'aspect le plus favorable. Keïs était son nom. À l'âge de quatorze ans, un léger duvet commençait à peine à voiler sa figure charmante, et déjà il était rempli des qualités les plus aimables ; son cœur lui inspirait les sentiments les plus généreux, et nourri de la lecture des poètes il composait lui-même des vers avec succès. Sans cesse mêlé avec une troupe d'autres enfants de son âge, tous, comme lui, semblables à de tendres gazelles, leurs peines, leurs plaisirs étaient communs. Ensemble, ils parcouraient en folâtrant les montagnes et les plaines ; tantôt, aussi léger que la perdrix élégante, il s'amusait à la poursuivre ; tantôt, mollement couché sur le bord fleuri d'une rivière limpide, il faisait retentir l'air des accents du bonheur. Captivé tout entier par le spectacle enchanteur de la nature, il ignorait que la vie pût être obscurcie par la douleur. Son cœur était encore étranger au feu dévorant de l'amour, et les larmes

qu'il fait répandre n'avaient pas encore humecté ses paupières. Chaque nuit, doucement bercé sur la couche paisible de l'indifférence, le sommeil le plus doux venait le surprendre ; et quand le jour paraissait, courant de toutes parts au gré de ses caprices, il ne pouvait former un désir, qu'il ne le vît sur le champ accompli. Son père s'enorgueillissait de ses heureuses dispositions, et la vue de sa beauté et de ses grâces faisait palpiter de joie le cœur de la mère la plus tendre. Dans leur bonheur, ils ne s'étaient pas inquiétés encore du sort que pouvait lui réserver le destin ; et cependant, sur cette terre qui semble vouée au malheur, comment le cœur de l'homme peut-il se livrer à la sécurité ! Ils ignoraient l'arrêt qu'à sa naissance la nature avait porté contre lui, quel germe devait se développer dans son sein, quel fruit devait produire ce jeune arbre tendre encore ; fruit qui devait les combler de douceurs, ou remplir à jamais leurs âmes d'amertume.

Coquetterie

C'est en vain qu'on voudrait détruire l'amour dans un cœur où la nature en a déposé le germe, où elle l'a fait entrer comme une partie intime de son essence. L'être dominé par cette passion violente sera sans cesse en proie à de nouveaux désirs ; mille beautés, peut-être, deviendront ses victimes jusqu'au moment inévitable où l'une d'elles le fera gémir lui-même dans les fers.

Tel était Keïs. Privé de tout empire sur lui-même, bientôt il ne devait plus être généralement connu que sous le nom de Medjnoûn¹ (l'insensé). Avant d'avoir été subjugué par les charmes de Leïla, un penchant invincible l'entraînait vers toutes les belles. Il possédait une chamelle légère comme le vent, avec laquelle il parcourait tous les pays des environs. Sans

1. L'auteur, dans le cours de son poème, appelle indifféremment son héros Keïs et Medjnoûn. J'en ai fait de même selon que les circonstances convenaient mieux à l'une ou à l'autre de ces dénominations.

cesse étrangère aux douceurs du repos, elle franchissait les montagnes avec autant de facilité que les plaines ; dans les vallons, c'était un torrent, sur les montagnes, un tourbillon : chaque jour, porté par elle, il traversait mille pays, visitait chaque tribu, et cherchait à connaître les jeunes beautés qu'elle renfermait. Un jour que, selon sa coutume, il passait près d'une tribu, et promenait de tous côtés ses regards, il aperçut dans l'éloignement une tente ornée des mains de l'Amour, sous laquelle un cercle de jeunes filles comme autant d'étoiles étincelantes entouraient une lune éclatante de beauté. Il s'avança vers elles, et les salua, en leur demandant le nom et la naissance de cette fille charmante. Il apprit qu'elle se nommait Karimèh, et qu'elle était d'une origine illustre. Il fit aussitôt ployer les genoux à sa chamelle, descendit, et s'avança vers Karimèh, en montrant dans toutes ses manières la politesse la plus recherchée. Les regards furtifs qu'elle lui jetait firent passer le trouble dans son âme. À son sourire plein de charmes, l'œil languissant de Keïs répondait par l'expression du désir ; un langage enchanteur découla de sa bouche frémissante, et du rubis humide de ses lèvres s'échappèrent les perles les plus précieuses. Elle lui répondit par des paroles plus séduisantes encore, et de la coupe parfumée de sa bouche délicate elle lui versa un breuvage enivrant. Keïs, avant de l'avoir savouré, était déjà hors de lui, et quelques traits de cette coupe

voluptueuse suffirent pour leur ravir à tous deux la raison. Ils étaient encore plongés dans cette délicieuse extase, lorsqu'on vit venir de loin un jeune homme, semblable à un cyprès élégant du jardin de la nature. La pourpre la plus rare composait son riche vêtement; une chamelle rapide lui servait de monture, et l'amour brillait dans ses yeux. Aussitôt un mouvement confus s'excite dans l'assemblée, un cri de joie part de tous les cœurs, toutes se lèvent pour aller à sa rencontre, et le félicitent comme le bien venu. Aux pas précipités de leurs pieds délicats, le bruit de leurs *khalkhals*¹ imitait le son argentin de la cymbale retentissante. Keïs, à la vue des caresses qu'elles prodiguaient à ce nouveau venu, se leva avec indignation, s'éloigna de ces coquettes perfides, et saisit à la hâte la bride de sa chamelle. Lorsqu'elles s'aperçurent de son départ précipité: « Cruel Keïs, s'écrièrent-elles en volant sur ses traces, ne t'éloigne pas aussi promptement de nous; calme ce mouvement d'une injuste colère; comment pourrions-nous supporter ton absence? Reviens, que nous puissions

1. Le khalkhal est un ornement d'argent ou d'or, dont les femmes asiatiques se ceignent le bas de la jambe au-dessus de la cheville. Les bayadères surtout en portent de magnifiques, et le bruit de ces ornements se mêlant dans leur danse à celui de leurs pas produit un effet qui n'est pas sans agrément. J'ai été obligé de conserver ce terme quoique dur à l'oreille, parce que nous n'en avons pas dans notre langue qui puisse le remplacer.

à loisir nous repaître de tes charmes ; par quelle injustice voudrais-tu t'arracher ainsi à notre amour?» Mais quelque peine qu'elles prissent à le suivre, quelque séduisante que fût leur prière, Keïs indigné fut inflexible, et s'abandonnant à sa chamelle il s'éloigna avec rapidité en murmurant ces vers : «Éloigne-toi sans regrets, ô mon cœur, d'une maîtresse incons-tance ; retire-toi dans l'angle de la séparation. Le parfum de la fidélité pourrait-il s'exhaler de celle qui, comme le *dou-rouy*¹, a deux faces trompeuses ; et quelle confiance pourrais-je avoir dans ces femmes légères qui, à l'instant même où elles viennent de me donner des marques de l'amour le plus tendre, m'abandonnent pour le premier étranger ; et dans l'excès de leur nouveau délire, le captivent au bruit voluptueux de leurs khalkhals séducteurs ? À Dieu ne plaise que si j'étais jamais changé en poussière, les vents en fissent voler un seul grain sur cette terre ingrate, ou que si j'étais transformé en rosée, une seule goutte en tombât sur ce sol de la perfidie ! »

1. Il y a dans le texte :

An kès keh tchou gol dou rouy bâchèd.

« Celle qui est semblable à la fleur *dou-rouy*. »

(*Dou-rouy*. 1. *Floris species parte internâ et externâ colore variantis*. 2. *Hypocrita, in religione mutabilis, inconstans*. Voir *Cast. Lexic.*)

Première entrevue avec Leïla

De retour à sa tribu, Keïs, l'âme navrée de tristesse, et l'imagination pleine encore de cette belle et perfide étrangère, qui, semblable à un astre étincelant, éclipsait la beauté de ses jeunes compagnes, brûlait plus que jamais de rencontrer une amie sensible, dont la douce clarté pût dissiper les ténèbres qui enveloppaient sa couche solitaire ; et il cherchait de nouveau, au milieu de mille beautés, celle qui pût remplir ses désirs. Chaque étranger qui arrivait de quelque tribu lointaine recevait de lui l'accueil le plus flatteur ; il le caressait et le questionnait avidement sur cette classe d'êtres favorisés de la nature, dont il était idolâtre. Un jour, quelques voyageurs qui s'arrêtèrent chez lui, s'apercevant de cette passion ardente dont il était dominé, lui indiquèrent une tribu¹ où

1. Nous verrons par le discours que le père de Keïs tient dans la suite à son fils que la tribu de Leïla était ennemie de la leur. Il semble donc que Keïs aurait dû connaître cette tribu ; mais à cela on peut dire, pour justifier l'auteur, que Keïs, encore au

il existait une jeune fille, dont la beauté égalait celle des houris. « Son nom est Leïla, lui dirent-ils, et de toutes parts mille jeunes gens prétendent au bonheur de lui plaire. Ses charmes sont au-dessus de toute description ; vole toi-même vers elle, et juge de ses attraits. N'abandonne pas à ton oreille les fonctions de ton œil ; car tu sais combien il y a loin de la vue d'un objet à sa simple description. » À ce récit, Keïs se lève, se pare de ses vêtements les plus précieux, et déjà dévoré de l'amour le plus vif, il s'élançe sur sa chamelle. Dans son impatience, il accélère encore sa marche précipitée, et se trouve bientôt rendu à l'habitation de Leïla. À la vue de ce jeune étranger, ses serviteurs l'accueillirent avec affabilité, l'introduisirent, et le firent asseoir à la place d'honneur¹. Cependant, de quelque côté qu'il tournât ses regards, il n'apercevait aucune trace de l'unique objet qu'il cherchait. Déjà privé d'espoir, son cœur éprouvait

berceau dans les expéditions qui avaient eu lieu entre les deux tribus, pouvait être dans l'ignorance à cet égard.

1. La servitude dans laquelle gémissent les femmes asiatiques dans leurs tristes harems n'était pas, à beaucoup près, aussi rigoureuse autrefois qu'elle l'est aujourd'hui ; si nous en jugeons par la peinture des mœurs orientales telles qu'elles nous sont représentées dans *Les Mille et Une Nuits*, ouvrage vraiment précieux sous ce rapport. La facilité de se voir entre les deux sexes devait être encore plus grande parmi les peuplades du désert. Le lecteur ne doit donc pas être étonné de l'accueil que font à Keïs les serviteurs de Leïla.

un tourment insupportable, lorsque tout à coup un bruit léger d'ornements précieux se fit entendre, et fut bientôt suivi d'une jeune fille à la taille svelte et élégante, dont la démarche gracieuse égalait celle de la perdrix des montagnes. Belle sans aucun fard, la nature avait coloré du rose le plus tendre ses joues brillantes de fraîcheur ; son sourcil délié ressemblait à un arc délicat formé d'ambre précieux, et ses cils, comme autant de petites flèches de musc, pénétraient les cœurs. Ses lèvres avaient l'éclat du rubis, sans en avoir la dureté ; on eût dit qu'elles lui avaient dérobé sa couleur, et à l'ambrosie son parfum. Mais à quoi comparer cette bouche gracieuse, où l'on voyait errer le plus voluptueux sourire ? On l'eût prise pour une abeille au milieu des fleurs, lorsque délicatement posée sur le calice d'une rose, elle en extrait avec art son miel parfumé. Comme elle, elle blessait d'un aiguillon acéré, et répandait sur la blessure un baume céleste. Son sourire enchanteur découvrait-il des dents aussi belles que les perles les plus pures, on croyait voir le bouton de la rose encore étincelant des larmes de l'aurore ; et les pommes d'albâtre de son sein virginal, les doigts arrondis d'une main caressante eussent suffi pour en mesurer le gracieux contour¹. C'est au milieu de tous ces charmes que

1. On voit par ces expressions que les Orientaux n'estiment pas indistinctement les appas d'une femme par leur ampleur,

Leïla parut. Keïs ne fut plus maître de son cœur. Leur entrevue fut délicieuse ; et ils attisèrent mutuellement le feu qui devait les consumer. Elle laissa échapper avec négligence quelques boucles de sa longue chevelure, et Keïs brûla de désir ; elle souleva le voile léger qui tempérerait ses charmes, et il perdit ce qui lui restait de raison. Leïla lui lança un trait mortel, et un soupir prolongé de Keïs lui fit connaître la profondeur de sa blessure. Enfin, tout ce que la beauté et les grâces peuvent offrir de charmes, elle le développa aux yeux de Keïs, dont le regard languissant semblait implorer son secours. Et leurs cœurs, aussi étroitement unis que les feuilles de la rose dans le bouton qui les renferme, se lièrent à jamais. Lorsque leurs regards satisfaits eurent ainsi parcouru toute l'étendue de leurs charmes, leurs lèvres frémissantes livrèrent passage aux plus tendres discours. Entièrement occupés de leur bonheur présent, tout, excepté eux, leur était étranger dans la nature : muets sur tout le reste, ils parlaient de leur amour, en parlaient encore, et ils étaient heureux. Une seule crainte les agitait ; c'était de voir approcher la nuit, qui devait terminer pour eux ce jour de

ainsi qu'on le croit communément en Europe, et qu'il s'en trouve parmi eux qui sont de l'avis de Martial lorsque, en s'adressant au tour de gorge de sa jeune maîtresse, il lui dit :

*Fascia, crescentes dominæ compesce papillas,
Ut sit quod capiat nostra tegatque manus.*

bonheur. Comment pourraient-ils vivre éloignés l'un de l'autre ! qu'allaient-ils devenir dans les ennuis de la séparation !... « Soleil, monarque éclatant du jour, ô toi qui de ton sceptre de feu éloignes les ombres de la nuit, puisses-tu désormais ne te voiler jamais, et changer nos nuits en un jour éternel !... » C'est ainsi qu'ils exhalèrent leurs transports. Cependant cet astre radieux qui, par sa révolution journalière, fait tour à tour renaître et mourir les couleurs commençait à reployer au couchant le superbe voile d'or qu'il avait au matin fait flotter à l'orient. Obligés de se séparer, Keïs et Leïla restèrent plongés dans une douleur inexprimable ; l'un, porté par sa chamelle, reprit avec lenteur le chemin de sa tribu, et la triste Leïla demeura en gémissant, sous sa tente solitaire.

Tourments de l'absence

La nuit se déployait sur la voûte céleste, et le globe étincelant du soleil s'abîmant dans le gouffre du couchant, la plus profonde obscurité se répandait sur toute la nature¹. Cependant Keïs continuant à s'éloigner de Leïla, arriva à son habitation ; mais, hélas ! son cœur resta dans la tente de sa bien-aimée, et son corps seul fut reçu dans la sienne ; son âme accablée servait de but à tous les traits de la douleur. Il appelait Leïla, et versait un torrent de larmes ; il appelait Leïla, et de son cœur oppressé s'exhalait un profond soupir. Dans une agitation extrême, il s'asseyait, se levait, cherchait et fuyait le repos. Accablé de fatigues, s'abandonnait-il sur ses riches cous-

1. L'auteur ajoute une comparaison qui mérite d'être offerte ici au lecteur à cause de son originalité ; la voici :

« Le paon étincelant d'or de ce jardin antique disparut, et fit place à une armée de corneilles. Leurs ailes de musc s'étendirent avec rapidité sur la voûte azurée, et leurs œufs éclatants disséminés de toutes parts la firent briller de mille feux. »

sins, le sommeil évitait ses paupières humides de larmes ; mille épines déchirantes semblaient à la fois le percer ; désespéré, il se plaignait de la marche trop lente de la nuit. «Nuit cruelle ! s'écriait-il, ou plutôt dragon épouvantable, dont les replis immenses embrassent l'horizon, toi qui engloutis avec indifférence l'homme vertueux et le méchant, dis, quels tourments sont comparables à ceux que tu me fais endurer ? Certes, quand tu m'arraches à l'être que j'adore, il me serait plus doux de devenir la proie d'un monstre impitoyable. Hâte ton retour, aurore rafraîchissante, viens répandre sur la nature ta paisible lumière, et rendre le calme à mes sens.» Séparé de son amie, telles furent jusqu'à l'aube du jour les plaintes de l'infortuné Keïs.

De son côté, Leïla souffrait des peines non moins vives ; elle se rappela le charme de la présence de Keïs, et se livra à toutes les douleurs de la séparation : tout ce qu'éprouva son malheureux ami, elle le ressentit également ; accablée de son absence, son image éloigna le sommeil de sa paupière ; des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. « Libre comme un oiseau, se disait-elle, il peut en tous lieux diriger son vol élevé ; partout, au gré de ses désirs, il peut faire résonner sa voix mélodieuse : mais moi, esclave comme les coussins de mon propre harem, je ne puis seulement faire un pas !... Aller le trouver, l'honneur s'oppose à cette démarche ; et cependant, ô mon

pauvre cœur, que de tourments s'il ne revient pas ! Partout, que le sort de l'homme est heureux ! et nous, femmes infortunées, semblables à l'oiseau auquel on a coupé les ailes, que notre destinée est à plaindre ! La femme ne peut disposer de son cœur ; jamais elle n'est la maîtresse de ses actions. Et l'amour, cette passion irrésistible, tandis que l'homme se fait un honneur de lui céder, on ose nous en faire un crime. Ce feu dévorant que Keïs a allumé dans mon sein, peut-être cent autres comme moi en gémissent les victimes. Quel faible espoir me reste-t-il donc de le captiver ? Et cependant, quelque faible qu'il soit, oh ! s'il était déçu, oui, je le sens, je ne pourrais survivre à ma douleur. »

Keïs et Leïla revirent le jour, qu'ils se plaignaient encore, et tous deux espérèrent qu'il apporterait quelques consolations aux tourments de la nuit.